

RASSACACHE

(Plus c'est réchauffé, meilleur c'est)

Vendredi après-midi

Madame Augusta Duverne, une femme trapue, veuve de mineur, pencha son visage rubicond vers l'impressionnante marmite en aluminium «Tournus» et souleva le couvercle pour mélanger les légumes qui y mijotaient. Elle porta à ses lèvres la louche en tôle émaillée rouge et pris une gorgée du jus du rassacache. Elle fit circuler dans sa bouche le liquide brûlant avant de l'avaler et de porter ses yeux vers moi :

- « Quand min pélot vivot incor et qu'j'avos mes cinq gosses à l'maison, j'passos tout min dimanche à épluquer les légumes pou l'rassacache. J'in épluquos gramin. Des peun' tierr', des carottes, des navets et pis des porions. J'les coupes in tiots bouts et j'les faisos mijoter su l'convecteur. Min vieux disot toudis : surtout fais pas saquer tin fu, si té veux qu'ches légumes craquent et que l'viande s'démerle pas. Et fais trimper ches haricots toute eul' nuit din de l'iau froide pour qu'i s'ramollissent. Mais restez pas d'bout, m'sieur l'commissaire, prenez eun' kaïelle.
- ...
- Vous voulez p'têt eun' pinte eud' bière ?
- ...
- De l'iau ?... ouais, mais ch'est de l'iau du robinet. Min vieux disot toudis : m'baraque est si tiote que j'su obligé d'mette l'iau din ches robinets. Vous m'excus'rez si j'reste debout, m'sieur l'commissaire, mais faut que j'surveille l'cuisson. A c't'heure qu'min homme n'est pu là et qu'in a marié l'dernier d'nos infants, l'cocotte est d'venue trop grande. Pourtint j'continue d'in faire gramin. Mais ch'est mi graf, toute eul' cité in profite. Parait qu'ch'est mi qui fait l'meilleur. Mais j'parle, j'parle et vous n'avez p'têt pas l'temps. Min

pélot disot toudis : si j't'avos connu pindint l'guerre, j'auros été fusillé tous les jours.

- ...

- A quelle heure j'ai quitté m'maison hier matin ? J'in sais rien. I devot être à peu d'chose près la d'mie d'neuf heures. Y'a qu'à raviser din ch'journal, ch'étoit après min feuilleton du matin, « les feux d'l'amour ». J'parie qu'vot femme ravise aussi.

- ...

- Où j'sus allée ? Bin, chez Larbi, pour cacher 2 ou 3 bricoles. J'vas vous dire, c'est chez li aussi qu'j'acate mes légumes. Contrairement à c'qu'on dit, i sont pas plus quères qu'ailleurs.

- ...

- Commint, j'y suis allée ? A pied, c'est au bout de l'rue. De toute façon, j'ai jamais eu min permis et y'a longtemps que j'monte pus à vélo.

- ...

- Quind j'sus rintré ? I devot être autour d'midi, pour vire min jeu télévisé.

- ...

- Pourquoi j'ai mis tout c'temps pour faire mes courses ? Pasqu'in r'venant, comme d'habitude, j'ai bu eun' goutte eud' jus chez Honorine. Et comme in a toudis quetqu'osse à s'dire, j'ai pas vu l'heure tourner.

- ...

- Pourquoi j'ai pas verrouillé m'porte ? Pasque j'la ferme jamais. Chez nous, vous savez, y'a pas d'voleur.

- ...

- Commint j'ai découvert le corps ? Que voulez-vous qu'j'vous dise. L'étoit là, d'vin l'table, raffalé par terre, sur sin dos, avec eun' balle din s'tiête.

- ...

- Si je l'connos ? Non, j'l'ai jamais vu. A m'mote qu'ch'est un vagabond.

- ...

- C'que j'ai fait ? J'ai app'lé Louise, eum' file. Pasque ch'est elle qui habite le plus près et qu'in c'momint elle travaille pas. Puis j'me suis assise en l'attendant. J'étois toute ar'tournée. L'preuf, j'ai même pas pensé à allumer eum' télé. Quand Louise est arrivée, in vous a téléphoné.
- ...
- Mes voisins ? A droite, ch'est ch'tiot bos et d'l'aut coté, ch'est les Burzinski, mais i travaillent tous les deux et leurs tiots étoent à l'école.
- ...
- En face ? Ch'est Robert. J'cros qu'il a fait ginsse toute eul' nuit ; à m'mote que c'matin, il avot s'pronne.
- ...
- Pourquoi i'est venu mourir chez mi ? J'vous jure qu'j'in sais rien et qu'j'm'in s'ros bien passée.
- ...
- Bien sûr que j'rest' à vot disposition. Oû voulez-vous qu'j'aille ?
- ...
- Chez mes infants ? j'vas pas aller les imbêter. Et pis, j'préfère rester chez mi. J'y pense, m'sieur l'commissaire, vous voulez p'têt un mollet d'rassacache ? vot femme n'aura qu'à l'faire réquauffer. A feu doux, pour pas qu'ça soit de l'bouillasse et rajoutez-y un peu d'moutarde. Vous m'in direz des nouvelles. »

Vendredi soir

De retour à mon domicile je surpris mon épouse occupée à suspendre des chaussettes sur le séchoir d'intérieur. Je mis mes mains sur ses épaules et déposai un baiser dans le creux de son épaule.

- « Jérôme est rentré ?
- Ouais. Il se souvient qu'il a des parents quand son panier à linge sale déborde.

- Ne sois pas amère, il est comme tous les jeunes de son âge. Tu préférerais peut-être qu'il aille au lavomatic ?

- ... »

Je lui tendis le récipient en plastique qui avait contenu de la crème glacée vendue au kilo et dans lequel la veuve Duverne avait jeté une bonne portion de rassacache.

- « Mets ça au frais. C'est une sorte de pot-au-feu que cuisine une vieille dame, que j'ai interrogée pour une affaire en cours. Il paraît que c'est un vrai régal. En tout cas, selon les habitants de sa cité.

- Tu acceptes les pots-de-vin maintenant ?

- Non, je gagne sa confiance, ce n'est pas la même chose.

- C'est ça. Cependant on ne pourra pas le goûter avant lundi soir. Ce week-end, Jérôme oblige, ce sera macaronis pour tout le monde. »

Sur ces considérations culinaires, elle plongea sa main dans la pochette qui contenait les pinces et se remis à accrocher les chaussettes.

- « T'as une belle collection !

- Je sais. Mais j'ai beaucoup de doubles. »

Samedi matin

Le lendemain, je gagnai le commissariat de bonne heure et demandai au planton de service d'inviter mon adjoint à rejoindre mon bureau dès son arrivée.

Planté derrière la baie vitrée qui donne sur le jardin public, mon regard se perdait vers l'horizon où le clocher de l'église, en forme de crayon d'écolier, poignardait le ciel couleur ardoise. J'allumai une cigarette et tirai quelques bouffées avant de l'écraser dans un énorme cendrier publicitaire pour une marque d'apéritif. Le tabac m'a toujours aidé à réfléchir. Ce n'est pas tous les jours qu'un meurtre mystérieux concentre l'attention d'une petite bourgade comme Hénin-Beaumont et cette affaire m'intriguait au plus haut degré. L'enquête s'avérait complexe. Aucun élément solide et pas la moindre piste.

J'enflammai une nouvelle Gauloise quand Philippe de Saint-Ambroise se présenta à la porte de mon sanctuaire. Sans attendre il assit sa grande carcasse sur la chaise posée devant le bureau et porta son attaché-case sur ses genoux pour en extraire une chemise à sangles bourrée de feuilles volantes, noircies de nombreuses notes.

Le débriefing pouvait commencer.

Après avoir convenu qu'avant toute chose il fallait rapidement identifier l'inconnu, je saisis sur mon bureau le feuillet sur lequel le médecin légiste avait dactylographié ses premières constatations et lus à haute voix :

- « Sexe : masculin, race : blanche, taille : 1,75 mètres, poids : 80 kilos, âge : environ 75 ans, signe particulier : cicatrice en forme de sigma majuscule sur le haut de la cheville droite. »

Je levai un oeil vers mon adjoint pour lui déclarer : « ça, on le garde pour nous. », avant de reprendre la lecture :

- « Heure du décès : entre 09h45 et 10h15, mort : instantanée (la balle a transpercé la paroi crânienne au milieu de la voûte orbitaire et s'est logée dans le lobe frontal). Enfin le corps n'a pas été déplacé. »

Je reposai le rapport et interrogeai Phil :

- « Un travail de professionnel ?
- Pas nécessairement, le procès-verbal de la balistique mentionne que la balle, de calibre 38, provient d'une ancienne arme de guerre. Un pistolet de marque allemande, Mauser C96 ou Luger P08. Pas le genre d'arme utilisée par un tueur à gages.
- Un tel engin doit faire du bruit. Comment se fait-il que personne n'ait rien entendu ?
- Les voisins étaient au boulot et leurs gamins à l'école. Quant à celui d'en face, le dénommé Robert, il cuvait tranquillement la bibine, picolée la veille, à mille lieues des péripéties environnantes.
- Et les empreintes ?

- Sans résultats. Ce type n'est pas fiché. A priori, il s'agit d'un honorable citoyen, sans antécédent judiciaire, et qui ne s'est jamais fait remarqué.
- Et la fouille ?
- Rien non plus de ce côté-là. L'assassin lui a vidé les poches. Peut-être pour récupérer quelque-chose, ou alors, pour retarder l'identification. »

Je missionnai deux auxiliaires sur le terrain pour présenter une photographie de la victime aux habitants du quartier et continuai :

- « Voilà ce que tu vas faire : comme aucun véhicule abandonné n'a été repéré dans le secteur, on peut supposer que notre homme a rejoint la cité à pied après avoir vraisemblablement utilisé les transports en commun. Et il me semble que la ligne 11, en provenance de Lens, dépose ses passagers face à l'hôpital Darcy. De ce fait, dans un premier temps, tu fais publier dans les éditions locales de la Voix du Nord, Nord Matin et l'Huma un appel à témoin avec photo. Ensuite, tu retrouves le chauffeur et quelques habitués, agents hospitaliers ou autres, que tu interrogues pour savoir s'ils ont remarqué l'inconnu hier matin. »

Après avoir acquiescé, Saint-Ambroise me fit un compte-rendu détaillé des interrogatoires de Robert Maccal, le fêtard, d'Honorine Lavis, l'amie de la veuve Duverne, et du gérant de la superette. Maccal se souvenait avoir entendu sa chienne, Sac-à-puces, aboyer à 09 heures 15 précises (heure qu'il avait lue sur l'affichage digital de son radio réveil avant de se rendormir). Quant à madame Lavis et au responsable de l'épicerie de quartier ; tous deux avaient donné une version qui valide les dires de la vieille.

Je me retournai vers Philippe et le regardai fixement en élaborant un scénario à haute voix :

- « Notre inconnu descend du bus 11 vers 9h10. Il est suivi (ou attendu). Il s'en aperçoit, fuit dans la cité et longe la maison de Maccal dont la chienne se met à aboyer. Il remarque la veuve qui quitte son domicile sans verrouiller sa porte. En opportuniste et dans un réflexe de survie, il se réfugie dans la maison. Mais le tueur l'a repéré. Il la talonne, l'abat et ressort sans se faire

voir. Un seul hic à ce raisonnement : pourquoi la chienne n'a pas aboyé une deuxième fois ? »

Sur cette réflexion, la sonnerie du téléphone se mit à retentir. Je décrochai le combiné avec agacement.

- « J'avais demandé à ce qu'on ne nous dérange pas.
-
- Ouais, et alors ?
-
- Ouais,
-
- Merci. »

Je raccrochai et, me précipitant vers le porte-manteau pour récupérer mon imperméable, j'annonçai à mon collaborateur :

- « L'arme du crime a été retrouvée.
- Ah bon, et où ça ?
- Din l'fricasse ! »

Samedi après-midi

La seconde visite chez la mère Duverne fut de courte durée. Elle avait retrouvé le pistolet dans la cocotte alors qu'elle préparait des gamelles de rassacache pour un de ses fils qui travaillait en déplacement sur un chantier de Moissy Cramoyel.

Lorsqu'elle avait plongé son écumoire dans le fond du faitout pour remonter une bonne portion de légumes, la passoire avait heurté quelque-chose de dur qui produisit un raclement de ferraille. Intriguée, en s'aidant d'une cuillère pour pousser l'objet dans l'égouttoir, elle avait remonté le browning et, sous l'effet de la surprise, l'avait jeté brutalement sur la table. Pour ne plus y toucher. Il s'agissait bien d'un Mauser C96, comme le supposait le rapport de la balistique. Une arme de poing de sinistre mémoire, affectionnée pendant la guerre par la Gestapo,

dont, en toute logique, le magasin était vide. Je la glissai dans une pochette en plastique, ne me faisant aucune illusion quant à la découverte d'éventuelles empreintes. Le séjour dans la marmite aura gommé toute trace, si toutefois l'assassin n'avait pas jugé utile ou n'avait pas pris le temps de les effacer.

Un point positif résultait pourtant de cette découverte : je savais maintenant pourquoi la chienne n'avait pas aboyé quand le tueur avait quitté les lieux de son forfait. Tout bonnement parce qu'il avait emprunté la porte donnant sur le jardinet. C'est en passant devant le convecteur qu'il songea à se débarrasser du pistolet en l'abandonnant dans la marmite. Une prise de décision rapide pour ne pas prendre le risque d'être interpellé en possession de cette arme compromettante. Il avait ensuite rejoint le petit bois pour disparaître dans la cité.

Lundi

Philippe de Saint-Ambroise, célibataire et consciencieux avait mis son repos dominical à profit et, grâce à son dévouement, l'enquête avait progressé de façon spectaculaire. L'avis de recherche, publié dans les éditions locales du dimanche avait permis d'identifier rapidement le mort. La gérante de l'hôtel Caron, situé face à la gare de Lens, avait de suite reconnu la photographie et s'était empressée de contacter le numéro d'urgence figurant dans l'annonce. Le client se nommait Michael Panaert. Il était arrivé le jeudi par le train de 17h32 en provenance de Paris et avait réservé une chambre jusqu'au dimanche inclus. Le titre de transport trouvé dans le tiroir de la table de nuit indiquait un retour dans la capitale le lundi matin par l'express de 07 heures 28.

La perquisition de la chambre avait également contribué à découvrir les raisons de son séjour dans notre région. Outre une valise contenant du linge de rechange, les agents avaient remarqué une chemise cartonnée dans laquelle se trouvait une lettre dactylographiée à en-tête de Maître Jean-Pierre Trébon, notaire à Henin-Beaumont. Cette lettre, au demeurant assez laconique, demandait à monsieur Panaert de se présenter à son étude, vendredi à 14 heures pour la

signature de l'acte de vente d'une maison située au 16 de la rue Salengro, toujours à Hénin.

Notre ex-inconnu demeurait, seul, dans un logement ouvrier de Dugny, en Seine-Saint-Denis. La conversation téléphonique avec nos collègues du Bourget nous apprit qu'il résidait dans cette bourgade depuis septembre 1945, suite à une mutation, après la guerre. Il avait exercé toute sa vie la profession de mécanicien pour les chemins de fer. En retraite depuis 12 ans, après une carrière exemplaire. Ponctuel, rarement malade, il n'était cependant que peu apprécié de ses camarades. C'était un solitaire qui ne se liait avec personne. La fouille de son domicile ne mit en évidence rien qui pût expliquer le mobile de son assassinat. Sauf, peut-être sa bibliothèque, assez conséquente, qui regorgeait d'ouvrages fascisants, situant le personnage et en disant long sur ses idées extrémistes.

Mon adjoint envisagea alors d'enquêter sur les activités de notre homme pendant la guerre, supposant qu'on était peut-être en présence d'un mouchard, d'un délateur appointé qui vendait à la Gestapo les patriotes pourchassés par les nazis.

Je convins que c'était une piste à creuser et promis, devant l'heure tardive, qu'on y plancherait le lendemain.

Mais ce ne fut pas nécessaire.

Lundi soir

1

- « Qu'est-ce que t'en penses ? »

Mon épouse reposa sa fourchette et apprécia avec une grimace :

- « Dégueulasse,... J'ai pourtant rajouté de la moutarde, comme tu me l'avais conseillé.
- D'accord avec toi. Les légumes ont le goût d'eau et c'est de la véritable purée. T'aurais peut-être pas dû les congeler.

- Je ne les ai pas congelés. Je les ai simplement laissés dans le frigo. Non, la réputation de ta reine du rassacache est surfaite. A mon avis l'eau a bouilli et les légumes ont cuit au lieu de mijoter.
- T'as sûrement raison.
- J'imagine, qu'après ça, votre gloire locale va tomber de son piédestal.
- Il est certain que je ne vais pas lui faire une bonne publicité.
- Pourquoi ne lui dirais-tu pas qu'on s'est régalé ?
- Par respect pour sa notoriété ? »

Ma compagne me jeta un regard malicieux qui reflétait une grande connivence.

Puis, desservant nos assiettes :

- « Tu veux du fromage ?, je n'ai pas prévu de plan B. »

2

Ce soir là, je ne parvins pas à m'endormir. Un détail me chagrinait, m'obsédait même. Une phrase prononcée par mon épouse, qui ne collait pas avec la déposition de la veuve Duverne. Et soudain, au milieu de cette nuit en dents de scie, une formule, affirmée par la vieille trois jours plus tôt, me revint à l'esprit. Une affirmation en totale contradiction avec la supposition de ma femme « l'eau a dû bouillir. » :

« Ch'fu, y'a pas besoin d'saquer si té n'veux pas qu'ches légumes i s'dérmerlent. »

Je tenais la solution. Les légumes qu'on avait tenté de manger ce soir étaient trop cuits, vraisemblablement parce-que le convecteur s'était emballé. Et pourquoi le chauffage s'était emballé ? Parce-que, ... Tout se tenait et j'avais hâte que la nuit prenne fin pour vérifier mon hypothèse.

Mardi matin

1

A son habitude Madame Duverne n'avait pas verrouillé sa porte. Comme je pénétrai dans la salle à manger, je la surpris, agenouillée devant son convecteur. La porte vitrée grande ouverte et le bac à cendres à ses cotés. Meticuleusement, elle enlevait les boulets d'antracite à moitié consommés pour les déposer dans la charbonnière.

Elle tourna la tête dans ma direction :

- « L'carbon d'à c't'heure, ch'est du brin. Les gaillettes font plein d'machefer. Mais ch'est mi graf, j'vas m'in r'servir en les mélangeant avec des neufs.
- Vous permettez ? » dis-je en m'approchant.

Je me penchai vers l'intérieur du feu et inspectai les grilles ainsi que le support de la trémie. D'où j'en retirai de minces lambeaux de cuir carbonisés.

La veuve, ahurie, me regarda. Je lui expliquai :

- « Si votre convecteur s'est éteint, Madame Duverne, ce n'est pas en raison de la mauvaise qualité du charbon. Mais à cause du portefeuille qui en brûlant a obstrué les grilles. Plus d'air, plus de consommation possible. Je suis convaincu que notre labo ne rencontrera aucune difficulté à démontrer que ces résidus proviennent du portefeuille de la victime.
- Comment vous avez su ?
- Le rassacache , que vous avez eu la bonté de me donner, était trop cuit. De la véritable mélasse. Car, à votre insu, le convecteur s'était emballé. Si vous l'aviez su, vous vous seriez débarrassée de la fricassée. Je vais vous dire comment ça s'est passé. Après votre forfait, vous avez fouillé la victime pour récupérer ses papiers. Vous ne teniez pas à ce qu'elle soit identifiée. Du moins, pas dans l'immédiat. Et vous les avez jetés dans le feu avant de partir faire vos courses, comme si de rien n'était. Mais en votre absence, les papiers se sont embrasés et l'eau du rassacache a bouilli, rendant les légumes immangeables. Maintenant, j'aimerais que vous m'expliquiez la raison qui vous a poussé à commettre un tel acte. »

2

- « Ca s'est passé vers l'mitan deul' guerre. J'avos dix ans. Ch'étot un jour où in n'avot pas classe. J'jouos d'vin l'maison, avec mes deux sœurs. L'grande, Adélaïde et l'tiote, Léontine. Quand not' père i'est arrivé en courant. l'étot à bout d'souffle. l'a pris m'soeurette à bras et nous a fait rentrer din l'maison. Pis, i'a crié à not' mère qui faisot l'vaisselle din l'cuisine : vla ches boches, in m'a dénoncé, déquins ches gosses à l'caf. Min père étot communisse. Il faisot partie d'l'équipe du Dahomey. Eum' mère nous a déquindu din ch'sous-sol et nous a dis de n'pas s'inquiéter et surtout d'êtes sages. Qu'les vilains monsieurs n'alloent pas rester longtemps. Adélaïde s'est assise din ch'coin et a essayé d'consoler eum' tiote sœur qui n'arrêtot pas d'braire. Mi j'ai pris eun' caisse qui trainot là et j'me suis plantée devant l'soupirail. J'ai les ai vu arriver din leur d'jeep qu'ils ont garé d'vin l'portail. I z'étoent quat' militaires. J'vo'yos qu'leurs bottes. L'chef s'est adressé à un cinquième type. Un civil qui étot v'nu in vélo. Il l'avot posé eul' long dé ch'grillage. J'ai compris plus tard qu'ch'étot li qui avait vindu min père. Parce'qu'il n'est pas resté. Mais avant d'enfourcher sin vélo, i s'est mis à crou crou pour accrocher ses pinces et l'bas de s'gambe droite s'est r'levé. Ch'est comme cha qu'j'ai vu euss' cicatrice. J'm'in souviens bien car in aurot dit l'Finistère. Pis les boches sont partis avec min père. M'mère a dit à Adélaïde qu'il s'étot muché mais quand il a entendu les boches nous menacer, il s'est rindu et a promis qu'il ar'viendrot vite. A Gross-Rossen, en Silésie, qu'ils l'ont déporté, dans les carrières de marbre, parc'qu'il étot mineur. I n'est jamais r'venu. Deux mois plus tard, un boche est passé vire eum' mère pour dire « monsieur Kaput, monsieur kaput ». Elle est d'venue folle et in l'a internée. Mes deux sœurs et mi, in nous a mis à mon d'not' tante Emilie. J'ai été obligée d'arrêter l'école pour aller ramasser des gaillettes sur ches terrils. Cha a été terripe.

Quand l'semaine dernière ; cha devot être jeudi ; j'arvenos d'l'hôpital d'Lens. J'avos été vire l'belle-mère d'min fils, qui s'étot fait opérer d'eun'

hanche. Din ch'bus, su l'siège in face eud' mi, i'avot un vieux qui dormot, s'tiêt' contr' eul' vitre. Et comme i'avot les gambes croisées, l'bas de s'marronne ar'montot. Du coup, j'ai r'marqué eun' marque juste au d'sus de s'cauchette. Alors j'ai fais exprès de faire quaire eun' aiguille d'min tricot et, en l'ramassant, j'l'ai bin ravisée. Ch'étot l'même. Su l'coup, j'étois toute ar'tournée. Imaginez, j'avos l'mordreux d'min père d'vin mes yeux. J'me s'ros bin j'té su s'guife pour i mette eun' tatouille. Mais j'ai eu eun' aut' idée. J'savos que j'gardos muché chez mi l'révolver qu'min père avot piqué à un officier allemand. Sin trésor d'guerre qui disot. Fallot donc que j'troufe l'mo'yen d'faire venir ce salopard à m'maison. Le réveiller et entamer l'conversation a été deul' tarte. J'ai la parole facile et j'sais commint mette ches gins in confiance. Il m'a raconté qu'il étot né din l'coin, mais qu'après l'guerre il étot parti din l'banlieue parisienne à cause d'sin travalle (c'étot un ch'minot). Que s'mère étot restée à Hénin et qu'à c'mort il avait mis s'maison en location. Mais comme ches locataires étoent partis et qu'il avait b'soin d'argent pour finir s'retraite, il l'avot mise in vinte. Il étot r'venu pour signer des papiers à mon dé ch'notaire. Fallot à tout prix que j'troufe un prétexte pour qui vienne chez mi. J'y ai raconté qu'avant l'guerre j'avos eun' tante qui habitot din l'même rue qu'li et qu'j'avos p'têt des vieilles photos à i faire vire. L' aurot sûrmint des gins qu'il avot connus. Il m'a dit ouais et qu'il pouvot v'nir eul' lendemain din l'matinée car il fallot qu'il artourne à mon dé ch'notaire din l'après-midi. In s'est mis d'accord pour 10 heures. In rintrant j'ai paniqué un tiot' peu in r'pinsant qu'il pourrot arconnaître l'maison. Mais, il n'a rien r'marqué. Faut dire qu'min fils avot r'peint l'façade i'a pas longtemps. J'lai fait rintré et il m'a suivi din l'cuisine. J'me suis r'tournée et, sans réfléchir, j'ai tiré eun' balle din s'caboché. Il a quailu devant l'table. J'espère qu'avant d'crever, il a tout compris. Après, j'ai vidé ses poques et j'ai tout foutu din ch'fu. Et j'ai j'té l'arme din l'bouleuse pour qu'vous cro'yez que ch'tueur avot foutu l'camp par ch'tiot bos. Vous trouv'rez les cartouches d'in l'tiroir du buffet deul' caffè. »

Madame Duverne se tût. Ses yeux s'étaient gonflés de larmes et, sur la fin de son récit, sa voix s'était altérée. Une boule d'émotion obstruait sa gorge.

Cependant elle reprit :

- « A c't'heure que j'vous ai tout dis, j'me sins soulagée. J'suppose que j'vas devoir partir avec vous ? »

Nos regards se croisèrent et je m'entendis répondre :

- « Pas nécessairement,... cette déposition était informelle. Et n'a d'ailleurs aucune valeur légale. Disons que,... vous ne m'avez rien dis. »

Un silence gênant, de quelques interminables secondes, s'instaura entre nous.

Puis elle demanda :

- « Ca n'vous déring'rot pas d'rester cor un tiot peu. P'têt que ça vous dirot que j'vous réquauffe eun' assiette d'soupe au lard ?
- Je vous remercie mais je préfère partir maintenant,... avant de changer d'avis. Appelez votre fille. »

Je me dirigeais vers la sortie quand Madame Duverne m'interpela une dernière fois :

- « Monsieur l'commissaire ? »

Je m'arrêtai sous le chambranle.

Puis, me tournant vers la veuve :

- « Oui ?
- Vous pins'rez à m'rinde eum' boîte vide. »

FIN